Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2017, 372 pages

Alexandra Cuniță

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13151>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13151

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 405-408

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandra Cuniță, « Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13151>

Wilhelm von Humboldt et Friedrich Schleiermacher sur le rapport individualité/totalité établissant dans et par la langue l'identité relationnelle, occupera le chapitre 5 (pp. 351-373). Il se prolongera au chapitre suivant (pp. 375-393) avec la philosophie de Ernst Cassirer située entre Wilhelm von Humboldt et le structuralisme. Pierre Caussat prévient du soupçon d'ingratitude à l'égard du philosophe des formes symboliques, la plupart des questions lui ayant « été soufflées par d'autres » (p. 376). Nos craintes vont se confirmer au vu des philosophes allemands contemporains convoqués sur la question du langage comme forme symbolique. Si l'on n'est guère étonné des inquiétudes de Hans-Georg Gadamer sur les « conditions historiques de possibilité d'effectuation de la langue » (p. 383), ce dernier restant ancré dans une vision d'appartenance nationale à la langue, le lecteur est en droit de s'interroger du bien-fondé d'un recours à Bruno Liebrucks en contradicteur de Ernst Cassirer. Rappelons-nous l'intérêt de Bruno Liebrucks pour l'anthropologie raciale ? N'est-ce point rabaisser le débat que de requérir un tel protagoniste ? En ce qui concerne le passage de la notion ontologique de substance à celle de fonction, nous conseillons la lecture du livre de Jean Lassègue (*Cassirer du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin, 2016). L'auteur, comme les lecteurs, y trouveront matière à poursuivre cette réflexion. Après un détour vers la psychologie expérimentale et l'œuvre totalisante de Wilhelm Wundt qui s'intéressa aux conditions kantienne de l'expérience, le livre s'achève sur « la philosophie face à l'univers des signes » avec la pensée médiane de Paul Ricœur et le caractère inachevé de toute interprétation.

Par les nombreuses sources citées et les questions soulevées, nous souhaitons à cet ouvrage de gagner les bancs des amphithéâtres pour que se poursuivent les débats entre linguistique et philosophie. Au vu des thèmes abordés ici, nous faisons confiance à nos collègues pour accompagner les étudiants dans leur lecture.

Maryvonne Holzem

Dylis, université de Rouen, F-76000

Maryvonne.Holzem@univ-rouen.fr

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2017, 372 pages

Après avoir fait paraître, il y a plus de 25 ans, un véritable panorama des acquis de l'analyse conversationnelle et de la théorie de l'interaction (*Les Interactions verbales*, 3 t., Paris, A. Colin, 1990, 1992, 1994), après avoir mis en évidence les vraies dimensions de la problématique

abordée, en faisant porter successivement ses recherches sur le discours, sur certaines figures de rhétorique comme l'hyperbole et la litote, ou encore sur les formes nominales d'adresse, Catherine Kerbrat-Orecchioni met au jour un autre livre phare : *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*. L'ouvrage est une ample analyse d'un type particulier d'événements relevant de la catégorie des discours politiques, mais s'intégrant aussi dans les discours médiatiques (télévisés) : les affrontements des postulants à la magistrature suprême (1974 : Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand ; 1981 : les mêmes compétiteurs ; 1988 : Jacques Chirac et François Mitterrand ; 1995 : Jacques Chirac et Lionel Jospin ; pas de débat en 2002 ; 2007 : Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy ; 2012 : François Hollande et Nicolas Sarkozy [pp. 29-31]) –, à la veille de la « date fatidique » (p. 8).

Cet ouvrage, qui offre l'occasion d'une nouvelle et instructive rencontre avec l'appareillage conceptuel, les méthodes d'analyse et les démarches de la théorie de l'interaction, de l'analyse du discours et de la théorie des actes de langage, rassemble une vaste gamme de remarques et d'explications relatives aux dires et surtout à la façon de dire les choses d'hommes politiques illustres, dont la plupart ont rempli, au moins une fois, la fonction de premier magistrat de France. Cependant, au-delà des commentaires précis, rigoureux – parfois impitoyables – et aussi objectifs que possible sur la production discursive de chaque candidat débatteur, le livre a tout ce qu'il faut pour qu'il soit perçu par les lecteurs comme une histoire de ce « genre unique en son genre » (pp. 8, 317, 348 ; Catherine Kerbrat-Orecchioni reprend l'expression à Malin Roitman et Françoise Sullet-Nylander, comme elle le précise elle-même, en toute honnêteté) que sont les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Le sous-titre de l'ouvrage : *Constantes et évolutions d'un genre* prépare d'ailleurs à ce type de réception. Mieux encore : en parlant de l'objectif de son étude, l'auteure déclare, vers la fin de l'introduction : « Telle sera donc la ligne directrice de ce travail : il s'agira de décrire à la fois les spécificités de ces débats envisagés en tant que type d'interaction particulier, et ses éventuelles évolutions depuis le premier débat jusqu'au dernier à ce jour (soit sur une période de quatre décennies) » (pp. 28-29). L'idée est naturellement reprise dans le chapitre conclusif, où Catherine Kerbrat-Orecchioni s'attache à répondre, avec une prudence non dissimulée, à la question « Les débats de l'entre-deux-tours : un genre en évolution ? » (pp. 323-327), et consacre environ cinq pages à la reprise, en résumé, des évolutions identifiées (pp. 327-

332). Ce qui nous permet d'y voir une dimension importante de cette espèce de monographie du genre de discours décrit par l'illustre linguiste.

Mais le lecteur qui se penche avec attention sur ce livre y découvre surtout l'analyse exemplaire d'un sous-type de discours politique, une étude dont la structure est dictée par les particularités du genre discursif envisagé, aussi bien que par les objectifs, les principes organisateurs, la façon d'aborder les données d'une approche interactionnelle ; la portée de la recherche augmente du fait des statistiques qui émaillent l'exposé. Il va de soi que tous les constats d'ordre quantitatif et qualitatif ont un rôle à jouer dans les pages ou les paragraphes destinés à interpréter et décrire l'attitude que les participants adoptent le long de ces « conversations », ou à évaluer l'efficacité des coups portés par chacun d'eux à son adversaire du moment, enfin à fournir une réponse argumentée à la question de savoir s'il y a ou non évolution de ce type d'événements communicatifs. Tout cela permet de parler aussi de la grande valeur pédagogique que le livre peut avoir pour plus d'une catégorie de chercheurs et futurs chercheurs en sciences du langage, pour ceux qui travaillent dans le domaine de la communication, pour les enseignants et pour bien d'autres publics spécialisés.

L'introduction et la conclusion à part, le contenu du livre est structuré en quatre grands chapitres, les trois premiers s'étalant chacun sur 50 ou 60 pages environ, alors que le dernier – sans doute l'un des plus importants – compte environ 90 pages.

Les quelques dizaines de pages de l'introduction sont conçues par Catherine Kerbrat-Orecchioni comme un support indispensable au lecteur voulant suivre de près le travail de l'analyste et obligé, de ce fait, de se plier aux exigences d'un modèle théorique qui seul peut éclairer ou expliquer l'interprétation des faits de langue proposée par la chercheuse. Les débats choisis pour être examinés sous toutes les coutures peuvent être traités, nous dit-on, comme un « genre » particulier étant donné que ce discours s'actualise à date fixe : « (Une fois tous les sept puis cinq ans), et à chaque occurrence durant un temps relativement court (de 2h à 2h50 [...]), ce qui confère au corpus un avantage tout à fait remarquable [...] en analyse du discours : [...] l'on n'a pas à se préoccuper de sa représentativité, puisque l'on dispose, avec les six débats qui le composent [...], de la *totalité* des réalisations du genre ; le corpus est clos (du moins jusqu'à l'échéance de 2017) mais aussi exhaustif » (pp. 8-9). Ces débats présidentiels sont de l'« *oral en interaction* », « produit

en contexte *médiatique* » et « relevant d'un registre *confrontationnel* » (p. 9). Si telles sont les caractéristiques de ce genre de discours, il est évident que certaines difficultés peuvent surgir, qui compliquent la tâche de l'analyste à la recherche de l'interprétation juste et correcte de la production discursive de chaque participant. Les traits qui définissent le mieux ces soi-disant « conversations » (p. 17) sont leur « caractère intrinsèquement confrontationnel », leur nature de « compétition impitoyable » (pp. 16, 17), qui s'expliquent essentiellement par leur enjeu, chacun des débatteurs devant non seulement « imposer ses vues » mais « éliminer l'adversaire ; [...] en triompher dans le débat, en attendant de le vaincre dans les urnes » (p. 17). L'analyste se penche nécessairement avec plus d'insistance et de minutie sur l'expression linguistique de ces traits, examinant la sélection de faits dans le cadre d'un modèle avec lequel tous les lecteurs ne sont pas nécessairement familiarisés. De là, le souci de l'auteure d'établir, à divers endroits de son étude, les ponts attendus entre cadre théorique, exploitation des données recueillies et interprétation locale ou globale des « signifiés symboliques » inclus dans son champ d'observation.

L'introduction indique qu'« une interaction peut être qualifiée de débat à partir du moment où elle se présente comme la confrontation publique de points de vue au moins partiellement divergents sur l'objet (ou les objets) de discours, accompagnée du désir manifesté par chaque débatteur de l'emporter sur l'adversaire » (p. 16). Il est donc logique que le premier chapitre, qui propose dès les lignes inaugurales d'envisager les débats de l'entre-deux-tours comme « un rituel obéissant à des règles strictes » (p. 33), s'occupe de la description – plutôt sommaire, nous semble-t-il – du « script » des débats (pp. 35-37), de l'identification des participants « actifs » à la « discussion » – deux animateurs et deux débatteurs pouvant jouer, indifféremment, le rôle d'émetteurs ou de récepteurs – et aussi, mais cette fois globalement, des récepteurs « passifs » qui ne sont autres que les téléspectateurs, de l'indication des « six schémas d'allocution » (p. 38), ainsi que de quelques autres questions telles que l'alternance des tours de parole gérée par les débatteurs (pp. 60-71), la liste des tâches des animateurs (pp. 75-83) et la radiographie de la relation interpersonnelle qui s'établit entre les animateurs, ainsi qu'une vue d'ensemble sur l'attitude que les débatteurs affichent envers les animateurs ou adoptent, sur toute la durée des débats, l'un envers l'autre (pp. 83-92). Le travail de l'analyste sur l'expression linguistique de certains des aspects énumérés porte essentiellement sur les marqueurs

d'adresse : pronoms personnels et formes nominales d'adresse (FNA), compte tenu des identités respectives de l'« adresseur » et de l'« adressé », et observant la distinction entre adresse directe et adresse indirecte, ainsi que la différence entre séquence d'ouverture et séquence de clôture, quand l'« adressé » se trouve être l'ensemble des téléspectateurs (« les Français »).

Mais l'analyse de la dimension linguistique des « entretiens » qui composent le corpus établi par Catherine Kerbrat-Orecchioni ne s'arrête pas là. Décidée à relever un défi datant d'une quinzaine d'années, notamment une remarque de Simone Bonnaïfous sur l'absence des aspects stylistiques et rhétoriques de la quasi-totalité des analyses du discours politique publiées en France, l'auteure consacre tout un chapitre – le deuxième (pp. 95-165) – à cette question, qui lui permet des commentaires particulièrement pointus sur « le registre, plus ou moins soutenu ou familier, adopté par les candidats », sur les « procédés rhétoriques qu'ils privilégient », sur « les formes d'humour et d'ironie auxquelles ils peuvent avoir l'occasion de recourir » (p. 95). « Accidents de parole épinglés dans le discours de tel ou tel participant, élisions et liaisons, fluctuations dans la construction de la négation, emploi préférentiel de tel tour dans la formulation des questions, vagues « fautes » de grammaire ou « approximations sémantiques » identifiées dans le discours d'un candidat font dire à l'analyste, dans les remarques qui viennent clore le premier chapitre, que l'on peut parler « d'un « abaissement » du niveau de langue de 1974 à 2012 », qui serait l'indice « d'un souci de s'exprimer de façon moins « corsetée », plus naturelle et plus proche du style des échanges ordinaires » (p. 113). Étayées parfois par des calculs statistiques, les analyses montrent en même temps que, poussés par le désir de rendre leur discours plus convaincant et plus séduisant que celui de l'adversaire, tous les débatteurs font appel aux figures de rhétorique. Mais le dialogue n'est jamais fortement « rhétorisé ». Les procédés figuraux ont surtout une fonction polémique, et c'est toujours dans l'intention de renforcer la portée polémique de leur parole que les compétiteurs font appel à l'ironie ou à des formes d'humour qui visent à déstabiliser l'adversaire, en délégitimant son discours et en travaillant de la sorte à la dégradation de son image. Est-ce à dire que « ces interactions foncièrement polémiques » (p. 167) sont des débats violemment conflictuels, des « duels » marqués au coin de l'impolitesse et de la rudesse ?

C'est vers une possible réponse à cette question que conduit le troisième chapitre, intitulé « L'affrontement » (pp. 167-225). « Orientées vers le désaccord, ces interactions sont [...] un terrain fertile pour le

déploiement de ce que l'on appelle en théorie de la politesse les *face threatening acts* (actes menaçants pour la face [...]) : désaccords et réfutations mais aussi accusations et reproches, protestations et sommations... [...] en même temps, [les débatteurs] doivent [...] veiller à la « dignité du débat », faire preuve de fair-play et rester corrects envers un partenaire d'interaction qui prétend au même titre accéder à la fonction suprême » (p. 168). Parmi les marqueurs de conflictualité, Catherine Kerbrat-Orecchioni cite les interruptions, les « zones de turbulence » (p. 169), des cas de délocution du co-débatteur, l'ironie. Soulignons toutefois qu'ils ne peuvent remplir leur véritable fonction que s'ils sont associés à des énoncés qui constituent une attaque contre l'adversaire. Le degré d'agressivité varie suivant les débatteurs ; les « sortants » sont d'ordinaire moins agressifs que les « challengers ». En réalité, ceci n'est pas toujours la règle... Les objectifs annoncés en quelque sorte par l'intitulé du troisième chapitre demandent que les six débats qui composent le corpus de l'étude soient examinés à la loupe. L'auteure tient compte de la position de « sortant » ou de « challenger » des candidats se trouvant face à face sur le plateau de télévision, de l'expérience politique acquise par les débatteurs, de leur appartenance politique, de leur personnalité et bien sûr du genre des participants. Les moments de forte tension sont évoqués avec tous les détails nécessaires, certains *clashes* – ou accrochages – déclenchés par le comportement de l'un ou l'autre des compétiteurs sont décrits avec une force, une précision et, si nécessaire, avec un sens du rythme absolument extraordinaires. Conçus pour aider les électeurs à se décider en faveur de l'un ou de l'autre des candidats, ces débats « orientés vers la visée de *disqualification* de l'adversaire [...], la visée complémentaire étant l'*auto-qualification* » (p. 212), contiennent de nombreux actes de menace (FTA) à l'adresse du compétiteur ; autrement dit, même si les moments d'accord ne sont pas totalement absents de ces « discussions », au fil des échanges on constate une préférence nette pour le désaccord, sans que les participants se montrent toutefois vraiment impolis. Catherine Kerbrat-Orecchioni, qui admet que nombre d'énoncés sont à la fois polis et impolis, parle plutôt de la catégorie neutre de la non-politesse, ainsi que d'une « catégorie complexe » pour la désignation de laquelle elle propose le mot-valise « polirudesse » (p. 216).

Cependant, il ne faut pas oublier qu'en tant que candidat à la magistrature suprême, il ne suffit pas « d'affirmer sa supériorité sur l'adversaire », il faut « justifier cette affirmation » (p. 227), montrer qu'on est le meilleur des (deux) participants. Ce que les débatteurs cherchent à obtenir, en tant que résultat

global, en exploitant dans leurs discours les trois registres de la persuasion, parfois avec une préférence personnelle soit pour le *logos*, soit pour l'*éthos*, soit pour le *pathos*. C'est à la démonstration de cette idée, qui lui permet de parler des stratégies argumentatives des différents postulants à la magistrature suprême s'étant soumis au test des urnes que Catherine Kerbrat-Orecchioni consacre le quatrième chapitre – « Les trois registres de la persuasion : *logos, éthos, pathos* » – de son ouvrage. Parcourant les 90 pages (pp. 227-315) de ce dernier chapitre, les lecteurs découvrent que chacun des candidats au deuxième tour des élections présidentielles prononce son discours avec le souci de convaincre les téléspectateurs qu'il est « présidentiable » plus que ne l'est son adversaire, en insistant sur ses propositions visant l'avenir, plutôt qu'en commentant – en posture de « sortant », si tel est le cas – son bilan. Les six débats analysés mettent quand même en évidence un moment où les candidats « sortants » s'impliquent dans un mouvement de défense de leur bilan sur des questions variées, afin de mieux lancer ensuite leur nouveau programme ; ce mouvement entraîne régulièrement des ripostes fermes ou sarcastiques de la part des « challengers » respectifs, qui n'hésitent jamais à contre-attaquer.

Dans la vie politique contemporaine, il semble pourtant que la « bataille des images », relevant de l'*éthos*, soit devenue plus importante que la « bataille des idées » (p. 311), relevant du *logos*. Pour prouver qu'il sera un bon président, chaque locuteur s'emploie à donner de lui-même une image aussi avantageuse que possible, une image valorisante construite délibérément, surtout à coups d'attributs positifs auto-attribués (*éthos auto-attribué*). En contrepartie, il attribuera souvent, sans hésitation aucune, des propriétés négatives à son adversaire (*éthos allo-attribué*) (p. 268). Mais il n'y a pas que la « bataille des images » qui marque profondément, aujourd'hui, la parole politique ; les émotions y tiennent une place tout aussi importante. Le locuteur peut se permettre d'afficher certaines émotions telles que la compassion ou l'indignation (p. 297). Les interactions analysées laissent voir toutefois qu'on ne peut pas jouer n'importe comment avec les termes émotionnels. Pour Catherine Kerbrat-Orecchioni, le débat de 2007, « du fait de la personnalité des duellistes [Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy], est [...] le plus chargé émotionnellement », mais on constate sans difficulté que par rapport à ce « pic », en 2012, il y a une « baisse du niveau émotionnel ». De toute façon, « la teneur émotionnelle [des six débats analysés] reste toujours contenue dans des limites raisonnables » (p. 313).

La matière que les six débats envisagés fournissent à l'analyste est sans aucun doute extrêmement dense ; précisons en même temps qu'elle inclut des faits de langue de nature fort diverse. Les débats électoraux sont un (sous-)genre du discours politique avec des particularités très spéciales, mais le livre de Catherine Kerbrat-Orecchioni montre qu'il n'est pas impossible de percer les secrets d'un objet d'étude aussi complexe et d'en rendre ensuite compte, avec clarté et rigueur, si l'on choisit de placer ses recherches sur le terrain de la théorie de l'interaction. L'ample conclusion de l'ouvrage (pp. 317-348) reprend brièvement, dans sa première section, certains des traits spécifiques des interactions verbales analysées, afin de mieux mettre en relief l'unicité du (sous-)genre discursif abordé. C'est aussi une bonne occasion pour l'auteure de peser une nouvelle fois les variations et évolutions les plus frappantes enregistrées, malgré d'incontestables manifestations de stabilité d'un débat à l'autre, avant de laisser à l'avenir le soin de nous dire s'il y a, ou non, « une évolution irréversible du genre » (p. 332). Mais ce qui surprend vraiment dans la lecture des pages finales du livre, c'est la troisième section de la conclusion, intitulée « Décirer, interpréter, évaluer » (pp. 332-348). Il s'agit d'un peu plus d'une quinzaine de pages que l'auteure consacre au travail de l'analyste. Tout ce qui y est dit est gouverné par le principe – qui aurait pu être mis en exergue – : « Décirer, c'est interpréter » (p. 333). Un message lucide, fait tout de vérité, bien argumenté, absolument convaincant, quelque peu émouvant sur les bords. Un plaidoyer qui porte loin et qui nous semble tout à l'honneur d'un « archi-interprétant » (p. 340), d'une spécialiste de l'analyse du discours et des interactions verbales comme Catherine Kerbrat-Orecchioni.

Alexandra Cuniță

CLCC, université de Bucarest, RO-010017
sanda.cunita@gmail.com

Micheline LEBARBIER, éd., *Les Ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*
Paris, Éd. Karthala, coll. Tradition orale, 2017, 316 pages

La première de couverture des *Ruses de la parole*, ouvrage collectif dirigé par Micheline Lebarbier, donne le ton du livre. Il s'agit de la reproduction de la photographie, prise par Gustave Deghilage, d'un graffiti de Barcelone. Un chat y prononce l'acronyme ACAB qui se traduit par « *All Cats Are Beautiful* », mais signifie en réalité « *All Cops Are Bastards* ». Comme le sous-titre l'indique, « dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire », *Les Ruses de la parole* est un livre d'orientation linguistique sur le non-dit. Il émane du